Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 2 (1866)

Heft: 18

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

FRIBOURG. SEPTEMBRE 1866.

2e année. N° 18.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

publiée par

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE.

L'Éducateur paraît le 1er et le 15 de chaque mois. — L'abonnement pour toute la Suisse est de fr. 5. par an. Pour l'étranger le port en sus. — Lettres affranchies. — Prix du numéro, 30 cent. — Tout ouvrage dont il nous sera envoyé un exemplaire aura droit à un compte-rendu. — Les remboursements et les réclamations devront être adressés à M. le professeur Ducotterd, caissier-gérant de la Société. Les journaux d'échange, les livres, les articles et tout ce qui, en général, regarde la rédaction, s'adresse directement à M. Daguet.

SOMMAIRE : Manuel de Pédagogie ou d'Education. (Suite). — L'inspection des Ecoles. (Suite). — Projet de programme pour l'enseignement dans les écoles primaires dans le canton de Vaud. (Suite). — Quelques mots sur la lecture et sur l'enseignement de cette branche du programme de l'Ecole primaire. — Chronique scolaire. — Poésie.

MANUEL DE PÉDAGOGIE OU D'ÉDUCATION.

Chapitre VI. Art de l'Enseignement ou Didactique.

(Suite.)

§ 57. *Principes et Méthodes d'Enseignement.*

Les principes d'enseignement sont les règles fondamentales que l'on doit suivre dans l'Education intellectuelle, si l'on veut réaliser le grand but qu'elle se propose.

La Raison, qui pose les principes pédagogiques ne les tire pas d'elle-même (à priori) ; mais elle s'aide de la *nature* et de l'*expérience*. La Nature, l'Expérience et la Raison, voilà les trois guides du pédagogue, les trois sources inspiratrices auxquelles un instituteur éclairé demande les règles à suivre dans l'œuvre de l'Education.

Si l'éducateur ne connaît pas la nature humaine, en général, et celle de l'enfant en particulier, il exigera de ses élèves plus qu'ils ne peuvent donner, et ne saura pas distinguer ce qui, dans la discipline comme dans la marche de l'enseignement, convient ou ne convient pas au jeune âge.

Sans expérience personnelle ou faute de consulter celle d'autrui, l'instituteur est exposé à se laisser prendre au piége de théories creuses dont le principal défaut est justement celui de n'être point applicables à l'école et à la vie.

Cependant la théorie est nécessaire, car la pratique sans la théorie n'est souvent qu'une routine et un grossier empirisme.

« Les hommes de l'art, dit le Père Girard dans son remarquable » rapport sur l'institution d'Yverdon, ont reconnu qu'il fallait à tout » instituteur des vues et des règles générales sur l'Education. »

La pratique ou l'expérience doit être précédée et éclairée par la Raison, cette grande lumière du monde intellectuel que Dieu a donnée à l'homme pour le diriger dans les choses de l'esprit comme il lui a donné la Conscience pour le guider dans sa conduite morale.

Résumant les principes fondamentaux de l'Enseignement, nous avons trouvé qu'ils pouvaient se ramener à dix principaux :

I. l'Instruction Educative,
II. l'Instruction Rationnelle,
III. l'Instruction Pratique,
IV. la Progression ou gradation,
V. la Concentration,
VI. l'Invention,
VII. l'Intuition,
VIII. l'Harmonie du développement intellectuel,
IX. Le Perfectionnement,
X. l'Instruction attrayante.

Ces principes sont comme l'âme de l'enseignement. Afin de les graver plus profondément dans la mémoire et dans l'esprit des jeunes instituteurs, nous en avons fait l'objet d'un tableau synoptique,

divisé en quatre colonnes. La première porte le nom du principe; la seconde indique une ou plusieurs des formules dont les maîtres de l'art se sont servis pour l'exprimer; la troisième indique les Méthodes qui sont relatives au principe énoncé; la quatrième enfin fait connaître les Méthodes, les procédés que l'on doit éviter dans l'instruction primaire, soit que ces modes d'enseignement soient défectueux en eux-mêmes, soit qu'ils ne rentrent pas dans la sphère d'une école primaire.

Les Méthodes d'enseignement ne sont autre chose que l'application de ces principes et leur réalisation en quelque sorte extérieure et pratique. On appelle du nom de procédés les modes d'exécution et les moyens mécaniques en quelque sorte que l'on emploie dans l'enseignement de diverses branches.

TABLEAU

SYNOPTIQUE DES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Noms des principes.	Formules.	Méthodes à appliquer.	Méthodes à éviter.
I. *Instruction Educative.*	Les pensées pour le cœur; l'homme est tout ce qu'il est par le cœur (Girard) : Donnez au corps et à l'âme toute la beauté et toute la perfection dont ils sont susceptibles (Platon). Le Bien, le Beau, le Vrai et le Juste; Amour et Devoir; Dieu, Humanité, Patrie.	Méthode éducative.	Méthodes qui ne s'adressent qu'à l'intelligence, laissent le cœur sec et tuent l'imagination avec le sentiment.
II. *Instruction rationnelle.*	Les mots pour les pensées (Girard).	Méthode rationnelle.	Mécanisme, formalisme — savoir purement de mémoire.
III. *Instrution pratique.*	Les pensées pour le cœur et la vie (Girard).	Méthode pratique.	Procédés abstraits et purement scolastiques
IV. *Progression ou gradation.*	Du connu à l'inconnu — Du proche à l'éloigné — Du simple au composé — Du particulier au général — Du sensible à l'immatériel. — La Nature ne procède pas par sauts (Coménius).	Méthode progressive, générique, synthétique.	Méthode analytique, comme convenant plutôt aux Ecoles supérieures [1].

[1] *Synthèse* et *analyse* sont opposées ici comme deux méthodes dont l'une va de la *partie au tout* et l'autre du *tout à la partie*. Lorsque l'élève est un peu avancé, on doit les employer toutes les deux.

Noms des principes.	Formules.	Méthodes à appliquer.	Méthodes à éviter.
V. *Concentration ou Intensité.*	« Peu et bien. » L'on perd en profondeur ce que l'on gagne en étendue. — « Hâtez-vous lentement. » — La répétition est l'âme d'une école.	Méthode intensive. — Répétition ou Revue de la matière enseignée.	Méthode extensive qui consiste à multiplier les objets d'enseignement. Procédés expéditifs et de fausses simplifications (en 6 leçons, 12 leçons).
VI. *Invention.*	Peu de livres, beaucoup de réflexion (Pestalozzi). « Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas (J.-J. Rousseau, *Emile*). — Faites chercher à l'enfant ce qu'il est capable de découvrir par ses propres forces. — L'instruction doit être *autant que possible* dégagée du dedans au dehors, et non inculquée du dehors au dedans.	Méthode euristique ou inventive — Méthode d'interrogation, propre à faire découvrir aux enfants le sens *caché* des choses ou à trouver par eux-mêmes les idées qui existent en eux à l'état latent (Socratique) — Calcul de tête.	Méthodes de pure imitation, de calque.
VII. *Intuition* (Voir de près, considérer à fond).	« Les yeux et les oreilles sont comme les fenêtres de l'âme » (Cicéron). — Montrez à l'enfant et faites-lui toucher du doigt ce qui est susceptible d'être vu et palpé (Coménius) — Ne substituez jamais le signe à la chose que lorsqu'il vous est impossible de le montrer. Car le signe absorbe l'attention de l'enfant et lui fait oublier la chose (Rousseau. — Pestalozzi).	Méthode intuitive.	Dogmatisme. Démonstration abstraite ou pur raisonnement.
VIII. *Harmonie du développement intellectuel.*	Cultivez harmoniquement toutes les forces ou facultés de l'être humain.	Culture générale.	Culture exclusive, ou prédominante à l'excès d'une faculté, d'une branche (culture trop spéciale).
IX. *Perfectionnement.*	Essayez tout, retenez ce qui est bon (St Paul).	Essais de perfectionnement lents, partiels et successifs approuvés par la raison, la nature et l'expérience.	L'immobilité, la routine — le mouvement perpétuel ; les changements brusques.
X. *Instruction attrayante.*	Que l'école soit un séjour vivant et agréable, et les enfants s'y rendront avec joie et profit (Le jeu littéraire de Quintilien).	Méthode attrayante, variée, qui unisse l'agréable à l'utile. — Exercices nombreux, répétitions en chœur. Débit animé du maître et fractionnement des heures.	Livres secs et abstraits ; longues expositions à la façon universitaire ; la monotonie des exercices.

L'INSPECTION DES ÉCOLES.

(Suite.)

1° Messieurs les inspecteurs d'écoles, appelés à examiner les élèves sur les différents objets d'enseignement inscrits dans le programme, doivent posséder des connaissances générales, fruit de bonnes études. D'ailleurs, pour savoir poser simplement des questions claires, graduées, à la portée de la jeunesse; pour être à même d'apprécier la valeur de la réponse, de distinguer ce qui est la propriété de l'élève de ce qui n'est qu'emprunt, il faut, outre le talent naturel, cette habileté, cette largeur de vue, cette connaissance du cœur humain qui distingue l'homme instruit. Une question mal posée sur une matière facile embarrasse beaucoup plus l'élève qu'une question bien énoncée sur un sujet plus difficile. On pourrait presque dire que la difficulté de répondre aux questions qu'adresse un examinateur est en raison inverse des connaissances de ce dernier, et que l'examiné n'est pas toujours celui que l'on croit. Soyez sur vos gardes, Messieurs, vous recevez aussi votre note.

Mais l'inspecteur n'a pas pour mission seulement de faire la visite des écoles, d'adresser des rapports au Département de l'instruction publique, des admonitions aux parents négligents et des observations plus ou moins fondées à l'instituteur. Par la position même qu'il occupe dans la société, il doit, en véritable ami de l'instruction pour tous, consacrer tout son temps, ses talents et ses connaissances au développement moral, intellectuel et matériel du peuple. Il doit examiner avec tout le soin possible les livres d'enseignement qui se publient, en faire des comptes-rendus, proposer à l'autorité l'adoption des bons et le rejet des mauvais, concourir, au besoin, à la rédaction des Manuels qui font encore défaut. Or l'homme instruit seul est capable de tout cela.

2° Les inspecteurs d'école doivent, sinon être des pédagogues achevés, du moins avoir étudié la science de l'enseignement; il leur est indispensable d'avoir lu et *médité* les bons ouvrages qui, depuis un demi-siècle, ont paru sur cet important sujet. Comme toute chose, l'enseignement subit la loi du temps; il se modifie, se perfectionne, se simplifie pour produire des résultats plus positifs. Malgré les écrits de Fénelon, Rollin et de bien d'autres immortels écrivains, on croyait généralement autrefois qu'il suffisait de tout faire apprendre par cœur. Le régent avait une haute opinion de lui-même et de sa classe lorsqu'à force de manier le fouet il était parvenu à faire apprendre d'un bout à l'autre la grammaire de Lhomond ou de Chapsal, ou bien une longue théorie de l'arithmétique. Il était émerveillé de voir avec quelle facilité et quelle volubilité ses

élèves récitaient la liste des conjonctions ou des adverbes, et répondaient à toutes les questions qu'on pouvait leur adresser, même sur le chapitre terrible des participes.

Grâce à Dieu, aujourd'hui, nous n'en sommes cependant plus là ; nous avons fait un bon pas dans la voie du progrès, par l'usage de méthodes plus rationnelles.

Autrefois, l'élève apprenait d'abord par cœur, et le maître expliquait ensuite (quelques-uns n'expliquaient pas du tout). Aujourd'hui, c'est l'inverse; l'élève n'apprend que ce qui lui a d'abord été expliqué; sa tâche est moins pénible et les résultats sont centuplés. On apprend facilement la lettre quand on posssède déjà l'esprit, le sens. Puis, la mémoire ne retient bien que ce qui a été perçu par l'intelligence.

Ces résultats, nous les devons aux hommes de bien et de talent qui ont partagé leur vie entre l'enseignement et la méditation, et nous ont ensuite transmis, par leurs ouvrages, les fruits de leurs recherches et les résultats de leur longue expérience.

Maintenant, nous le demandons, qui plus que l'inspecteur d'écoles, a besoin de connaître les principes de l'éducation, de se mettre au courant des progrès réalisés dans les méthodes d'enseignement, de connaître l'école telle qu'elle est et telle qu'elle doit être de nos jours ? Chargerait-on de l'inspection des forêts quelqu'un qui n'aurait pas étudié l'art forestier? Nommerait-on expert pour l'examen du bétail un homme qui aurait passé sa vie dans un bureau? Evidemment non. Tout le monde comprend qu'il faut ici des connaisseurs, des hommes spéciaux. Parfaitement, on a raison. Mais si l'on a raison, nous ne pouvons pas avoir tort, nous, puisque pour les écoles qui ont bien autant d'importance que les forêts et le bétail pour l'avenir d'un pays, nous estimons, nous aussi, qu'il faut des connaisseurs, des hommes ayant fait des études spéciales.

3° Les inspecteurs doivent avoir une longue expérience de l'enseignement. Cette troisième condition, à notre avis, est tout aussi importante que les deux premières. Ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron, dit le proverbe, et ce n'est qu'en enseignant que l'on apprend à enseigner. Adressez-vous à chaque instituteur, et demandez-lui s'il enseigne aujourd'hui comme la première année, s'il n'a point modifié son programme, changé sa méthode, tâtonné longtemps, essayé tour à tour les différentes manières de développer un sujet, d'expliquer un problème, une théorie. Demandez-lui s'il se sert toujours des mêmes livres d'enseignement, ou s'il n'a pas, sous ce rapport aussi, changé et rechangé bien des fois. Questionnez-le encore pour savoir si les études pédagogiques qu'il a faites à l'école normale ou à l'académie lui ont tenu lieu de l'ex-

périence. Sur cent, quatre-vingt-dix-neuf vous répondront qu'ils n'ont appris à enseigner qu'en enseignant et que toutes les théories du monde, si bonnes et si utiles d'ailleurs qu'elles soient, ne peuvent pas suppléer à la pratique. La théorie et la pratique, au lieu de s'exclure mutuellement, se complètent l'une par l'autre. De même que l'on n'apprend pas à faire des chapeaux sans faire des chapeaux, à résoudre des équations sans résoudre des équations, de même aussi, on n'apprend pas l'art le plus difficile, l'art d'enseigner autrement qu'en enseignant.

Or, si, pour bien enseigner, l'instituteur doit faire l'apprentissage de l'enseignement, est-il rationnel de dispenser de cet apprentissage celui qui est appelé à examiner, à contrôler l'enseignement de l'instituteur, à lui donner des conseils, à porter un jugement sur les résultats obtenus, sur la méthode suivie, sur la manière, en un mot, dont l'instituteur s'acquitte de sa mission?

Pour inspirer le respect et la confiance, l'inspecteur doit, en tout, être plus capable que l'instituteur. Le contraire entraînerait des conséquences funestes pour les écoles.

L'inexpérience se trahit toujours par des questions obscures, embrouillées, incohérentes, par des définitions à tout propos, la plupart du temps au-dessus de l'âge et des connaissances des enfants, par une absence totale de méthode dans l'art difficile d'interroger. Outre que cela déconcerte l'instituteur, et souvent le décourage en voyant que son enseignement n'est pas apprécié à sa juste valeur, cela fait encore le plus mauvais effet sur les élèves. « L'enfant, dit Matter [1], observe » d'ordinaire ceux qui l'interrogent avec une grande perspicacité. Les visi- » teurs doivent donc être sévères envers eux-mêmes, s'ils ne veulent pas » que les écoles le soient. Elles le sont toujours à l'égard de ceux qui » restent au-dessous de leur mission, qui présentent des questions insi- » gnifiantes ou déplacées; qui se répondent à eux-mêmes au lieu d'écouter » les réponses qu'ils ont provoquées; qui examinent dans une école autre » chose que les livres, les cahiers, le tableau, les exercices, la pensée et » les progrès des élèves. »

(A suivre.)

[1] *Le visiteur des écoles.* Paris, 1838.

PROJET DE PROGRAMME POUR L'ENSEIGNEMENT

DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES DU CANTON DE VAUD.

(Suite.)

Abordons maintenant le programme des branches d'enseignement.

Langue française. On a bien souvent adressé aux inspecteurs d'écoles le reproche d'être plutôt théoriques que pratiques, de se livrer ainsi à des rêves dorés! cela souvent avec raison. Mais il nous paraîtrait impossible d'accuser la Commission, auteur du projet, de ce même défaut. La Commission a joint à son travail quelques exemples, quelques modèles d'analyse dans le but d'arriver à l'uniformité de système.

Il est en tous cas très avantageux pour une école de posséder une tâche, un programme bien détaillé qui fixe les points principaux à étudier. — Pour appuyer cette dernière pensée, nous citerons le Cours de Langue du Père Girard qui est un ouvrage excellent à mettre aux mains d'un maître qui saura distinguer ce qu'il y aura de nécessaire, de plus important à enseigner à ses élèves suivant leur portée. Mais il en est beaucoup qui, se faisant les esclaves d'une tâche qui n'indique que le nombre de leçons à parcourir, les épluchent longuement page après page, sans se soucier si les difficultés que l'on trouve à chaque pas peuvent être comprises.

Selon nous, il serait à désirer que, dans les écoles où l'ouvrage du Père Girard est obligatoire, l'on décidât quelles leçons seraient étudiées dans le 1er degré, quelles autres dans le degré moyen et ainsi de suite, toujours en fixant son attention sur l'âge et le développement intellectuel de l'enfant.

De plus, quelles sont en définitive les connaissances que l'on peut exiger d'un élève sortant de l'école primaire? Qu'il sache lire, écrire, composer et calculer sans qu'il ait à chaque instant besoin de réclamer le secours de quelqu'un, ce sera déjà là un beau résultat. Et ce résultat serait possible si, au lieu de consacrer un temps considérable à l'étude des déterminatifs de mille espèces, à la construction et à l'analyse des périodes, on en consacrait une bonne partie à des exercices d'orthographe et de composition!

« L'école est l'apprentissage de la vie, » or, puisque l'école primaire surtout doit préparer à toutes les professions, il est, dans la plupart d'elles, bien plus utile de savoir écrire correctement une lettre, exprimer convenablement une idée que de savoir déchiqueter en propositions principales et subordonnées d'interminables périodes.

C'est en cela que nous nous permettrons de trouver le projet de programme un peu élevé; non pas que nous entendions négliger cette étude, mais parce qu'elle nous paraît convenir plutôt au programme d'un collége que d'une école primaire.

Cette restriction est basée sur ces mots du programme même : « Ce qu'il est essentiel d'apprendre à nos écoliers, c'est de pouvoir faire usage de leur langue maternelle plutôt que de savoir en énoncer les règles. »

Ecriture. Nous n'avons rien à objecter aux conseils du programme. Qu'il nous soit permis au contraire de citer ces quelques lignes contenues dans ce qui concerne le degré supérieur : « Le maître attachera beaucoup plus d'importance à une bonne écriture courante bien lisible dont chacun a toujours besoin, qu'à cette calligraphie d'apparat qui est inutile à la plupart de nos écoliers. »

Ce conseil aura toujours son actualité, ce sera toujours un peu le défaut du genre humain de vouloir briller par le factice plutôt que par le solide.

Entrons dans une maison de commerce ou dans tout autre bureau, ce n'est pas le commis qui exécutera les plus beaux paraphes, qui emploiera un quart d'heure à des enjolivures qui sera le plus estimé, mais ce sera celui qui écrira lisiblement, proprement, correctement.

Ainsi n'allons pas penser que nos élèves deviendront tous des artistes peintres ou graveurs. N'éloignons pas le beau, mais joignons-le à l'utile.

Arithmétique. Pour que ce compte-rendu pût avoir une valeur véritable, il aurait fallu que chaque objet d'enseignement fût soumis à l'appréciation d'un homme spécial en la matière. Mais le temps nous a manqué pour recueillir des observations, aussi demandons-nous beaucoup d'indulgence.

Le programme n'établit peut-être rien de plus dans cette branche que ce qui se fait aujourd'hui dans les écoles, mais il n'en a pas moins le mérite de préciser la tâche de chaque classe. Notre travail consistera donc à examiner la possibilité de l'accomplir.

En examinant cette partie du projet, nous sommes parti de l'idée que les premières notions d'arithmétique ouvraient mieux que les autres branches l'intelligence du petit enfant; que par conséquent, les deux classes, formant le degré inférieur, devaient avoir une tâche relativement moins étendue que le degré intermédiaire, et celui-ci, moins que le degré supérieur.

Les commencements sont toujours difficiles, et pour que l'instituteur du degré inférieur puisse arriver à poser un bon fondement, il ne faut pas qu'il se sente pressé d'avancer, d'avancer toujours par la raison que son programme est surchargé. Il en sera de même pour le degré intermédiaire. Ces réflexions ont été faites avant de commencer notre examen, et nous nous faisons un plaisir de déclarer que la Commission nous paraît avoir accompli sa tâche avec connaissance de cause.

Nous ferons cependant une observation. N'est-ce point trop tarder que de commencer le calcul de chiffres seulement au degré intermédiaire, soit avec la troisième année d'étude? Le calcul de chiffres introduit plus tôt mettrait un peu de variété dans l'enseignement de l'arithmétique et ne ferait qu'aider aux progrès.

Ainsi, sans vouloir préconiser une méthode plus qu'une autre, puisque cela n'entre pas dans notre sujet, nous dirons en passant que les deux premiers cahiers de Zæhringer contiennent des combinaisons de chiffres qui peuvent servir aussi bien d'exercices de calcul mental que de calcul écrit et convenir presqu'en totale partie au degré inférieur.

(A suivre.) FÉLIX GUÉRIG.

Quelques mots sur la lecture et sur l'enseignement de cette branche du programme de l'Ecole primaire.

L'enfant peut s'instruire de plusieurs manières, mais les deux principales sources de ses connaissances sont les leçons de ses maîtres et la lecture. Ces deux moyens sont excellents, mais ils n'ont pas le même caractère de durée : le premier est restreint aux années de la jeunesse, le second peut suivre l'homme jusqu'au tombeau. Inculquer à un enfant le goût de la lecture, c'est lui donner la clé des sciences humaines. C'est, en outre, lui préparer une source de pures délices. Le grand historien Gibbon disait, à ce sujet : « Je n'échangerais pas le goût de la lecture contre tous les trésors de l'Inde. » Mais la lecture a encore un autre avantage, plus précieux à nos yeux : elle est un refuge dans l'adversité. Les anciens n'appelaient-ils pas une bibliothèque : « le trésor des remèdes de l'âme? » Ecoutons aussi Chateaubriand, parlant d'un infortuné : « La nuit approche. Le bruit commence à cesser au dehors, » et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est préparé. Un livre » qu'on a eu bien de la peine à se procurer, un livre qu'on tire précieu- » sement du lieu obscur où on le tenait caché, va remplir ces heures de » silence. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain » de n'être pas entendu, on s'attendrit sur les maux de ses héros et de » ses héroïnes. »

Mais, qu'est-ce que lire?... Lire n'est autre chose qu'écouter parler une personne absente. Si, au dire de Lamartine, l'imprimerie est le télescope de l'âme, la lecture n'en serait-elle pas le télégraphe? C'est elle qui lui transmet ces vibrations qui lui sont adressées de toutes les parties du monde. Plus puissante même que la télégraphie, elle fait revivre les

morts qui dorment depuis des mille ans dans leur froid sépulcre; par la lecture, on peut s'entretenir avec Moïse, Confucius, Homère, Platon, Eschyle, Esope, Cicéron, etc.

Si, dans la vie ordinaire, on veut retirer des fruits d'une conversation, il faut d'abord l'écouter, puis la comprendre, puis encore la retenir. Il en est de même de la lecture; pour qu'elle soit profitable, il faut la saisir et se l'approprier. Un homme qui feint d'écouter quelqu'un qui lui parle mais qui, en réalité, est tout distrait, est un homme impoli. Celui qui lit sans se donner la peine de réfléchir est un insensé. Il fait un travail parfaitement inutile. A quoi me sert de dévorer volume après volume si, en fin de compte, lorsque j'arrive à la fin, je n'ai rien retenu? J'aurais mieux fait de me croiser les bras.

La lecture peut avoir deux buts : on lit pour soi seulement, ou on lit pour les autres. La première est la lecture des yeux, la seconde celle des yeux et de la voix. Toutes deux néanmoins ont un point commun : elles doivent, pour porter leurs fruits, passer par l'intelligence.

La lecture à haute voix est à la base de tout progrès dans l'art de bien lire. Il semblerait dès lors que, vu son importance, on dût l'enseigner *con amore,* et que tous les élèves qui sortent des écoles dussent être à même de bien lire. Mais en est-il réellement ainsi? Ecoutons ce que dit M. Taillefer, inspecteur de l'académie de Paris, dans un ouvrage qui est devenu le Manuel de tous les professeurs. « Ce n'est pas seulement dans » quelques établissements que la manière de lire est détestable; ce n'est » pas dans les seules classes élémentaires, c'est dans toutes; c'est sur » tous les points de la France, au sein de la capitale, comme à l'extrémité » des départements. »

Or, si tel est l'état déplorable dans lequel se trouve la lecture en France, à Paris même, que doit-il en être chez nous, dans nos cantons romands? Nous ne pensons pas que nous puissions nous vanter d'avoir fait plus de progrès dans cet art que nos voisins d'outre-Jura. Eh bien! il nous semble qu'on devrait chercher à remédier à ce fâcheux état de choses, et, pour y contribuer selon nos moyens, nous allons exposer ici quelques idées tirées de notre expérience sur cette matière.

Et d'abord, cherchons à ramener notre sujet à quelques principes généraux, que nous développerons ensuite. En examinant attentivement ce que c'est que la lecture et en la décomposant, si l'on peut dire ainsi, dans ses parties principales, on voit : 1° que les pensées de l'auteur qu'on lit pénètrent dans l'esprit par les yeux — ou par les doigts pour les aveugles; 2° qu'elles passent par l'intelligence, et 3° qu'elles en ressortent, modulées en sons, par le canal de la voix. D'où nous concluons qu'il y a

trois espèces principales de lecture : la lecture courante, la lecture intelligente, et la lecture expressive. Reprenons chacun de ces points.

De la lecture courante. C'est la lecture élémentaire ou, si l'on veut, le mécanisme de la lecture. En d'autres termes, la lecture courante est un outil que l'on met à la portée de l'enfant et dont on lui apprend à se servir. Il faut d'abord donner l'outil pour qu'on puisse travailler. L'outil doit être aussi simple que possible; il peut se compliquer à mesure que l'enfant acquiert de la dextérité. Ceci est un principe général applicable à toutes les branches. Quelques pédagogues voudraient que, dès qu'il commence à bégayer les mots, l'enfant reçût explications sur explications, commentaires sur commentaires. Le beau fruit qu'il en peut retirer, et le grand plaisir que peut avoir le maître à expliquer des mots et des phrases à un enfant qui connaît à peine les lettres! Dans les premières leçons de lecture, on s'attachera surtout : à la prononciation, à l'observation de la ponctuation et aux liaisons; le reste peut être, pour le moment, passé sous silence.

La *prononciation* est, sans contredit, la base de la lecture à haute voix. C'est ce que pensait déjà Démosthènes, le prince des orateurs, lorsqu'interrogé sur ce qu'on devait mettre en première ligne dans l'art de la parole, il répondit : l'action; et, comme on le pressait de dire à quoi il assignait le second rang, puis le troisième, il nommait toujours l'action. Or, le débit et la prononciation jouent dans l'action oratoire le principal rôle. Le jeune enfant peut facilement s'accoutumer de bonne heure à une bonne prononciation; car, à cet âge, la parole est flexible et l'oreille saisit sans peine les modulations des sons. La mère peut déjà beaucoup faire dans ce but. « C'est du soin que les mères prennent à former les premiers sons que dépend pour nous une bonne ou une mauvaise prononciation, » a dit Quintilien. Cependant, dans une première étude, il ne faudrait pas exagérer cette qualité de la lecture. Nous pensons que les observations à cet égard doivent porter surtout sur la prononciation grammaticale, c'est-à-dire sur la manière d'articuler les voyelles et les consonnes, ce qui est plus long et plus difficile qu'on ne le croit généralement, puis, sur la correction de certains défauts assez répandus chez les enfants, tels que le ton chantant, le sifflement, le biaisement, le bredouillement, le grasseyement, le balbutiement et le bégaiement. On parvient facilement à corriger ces vices de prononciation en étudiant la position que les organes de la bouche doivent prendre pour articuler la consonne que l'on veut rectifier. Nous recommanderions, à cet effet, la leçon de Molière dans le *Bourgeois Gentilhomme,* et mieux encore, un excellent petit ouvrage qu'a publié, sous le titre : *Méthode de prononciation*

et de lecture expressive, M. Duquesnois, professeur au Lycée impérial Saint-Louis, à Paris. Ce volume, auquel nous avons fait plusieurs emprunts, renferme les figures des organes de la voix. Une chose qu'il ne faut pas oublier, c'est d'habituer tout d'abord les enfants à bien prononcer les *e* ouverts; ils ont une propension toute particulière à les faire fermés et de dire : *pére, mére,* pour *père, mère.*

Sans doute que la *ponctuation* ne peut pas toujours servir de règle précise pour marquer les repos dans la lecture, mais, en général, elle y aide beaucoup et l'on doit exiger que l'enfant la respecte. Plus tard, il pourra, lorsqu'il sera bien pénétré du sens de la phrase, faire des repos indépendamment des signes conventionnels de la ponctuation.

Quant aux *liaisons,* elles feront toujours le désespoir du maître. Ne dit-il rien à cet égard? l'enfant les passe tout à fait sous silence et sa lecture est insupportable. Les recommande-t-il? le jeune lecteur en fait partout, sans compter les *cuirs,* les *velours* et les *pataquès* (1) qui émaillent sa lecture et agacent les nerfs de celui qui l'entend. Il faut, ici, un juste milieu, et de plus, beaucoup d'exercice et une patience à toute épreuve de la part du maître.

Généralement, les premiers exercices de lecture demandent à être faits très souvent; à l'école primaire on doit y consacrer beaucoup de temps. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, vu la multiplicité des branches du programme. C'est regrettable à tous égards, car, quels progrès voulez-vous exiger de la part d'enfants qui lisent si pitoyablement. La lecture en cercle, sous la surveillance d'un moniteur, peut parer quelquefois aux désavantages qui résultent du peu de temps que le maître peut consacrer à cet exercice. Si l'enfant n'est pas surveillé et repris très rigoureusement, il lira du moins, et, comme c'est en forgeant qu'on devient forgeron, c'est en lisant beaucoup qu'on devient bon lecteur.

Faire répéter une phrase ou un alinéa jusqu'à ce que l'enfant la lise couramment, c'est un exercice dont les heureux résultats ne tardent pas à se montrer. Tous les pédagogues l'ont recommandé. On nous a dit que M. Gindroz, qui enseignait la lecture aux élèves de l'école normale de Lausanne, faisait répéter non pas une ni deux, mais jusqu'à dix ou quinze fois le même passage. Nous avons entendu un instituteur qui a fait dire à tousles élèves de sa classe cette phrase de Zschokke, que, dans l'origine,

(1) On appelle ainsi de fausses liaisons. *Cuir* est le terme général, *velours* la fausse liaison de l'*s* et *pataquès,* celle du *t*. Voici, dit-on, l'origine de ce dernier mot. Un voyageur se trouvait en diligence en compagnie de deux dames. Il trouve un mouchoir au fond de la voiture et l'offre à l'une d'elles qui lui répond : « il n'est pas *ta* moi. » L'autre le refuse aussi en disant : « il n'est point *za* moi. » Alors le voyageur s'écrie : « S'il n'est pas *ta* vous et point *za* vous, je ne sais pas *ta* qui est-ce. »

aucun ne lisait convenablement : « Hé mon gentilhomme! le paysan s'est battu avec vigueur et a confondu le sang des chevaux et le sang des seigneurs. »

Le maître doit aussi lire souvent lui-même des morceaux qu'il fera répéter ensuite à ses élèves. Comme la lecture à haute voix est une espèce de musique, en entendant lire, l'oreille se développe, et les sons se gravent dans l'intelligence.

Un autre point sur lequel doit beaucoup insister celui qui enseigne la lecture, c'est d'empêcher que les enfants ne lisent trop vite. On sait qu'ils sont passionnés pour courir. Il arrive alors qu'ils ne regardent que les premières lettres des mots, et qu'ils remplacent ceux-ci par d'autres tout à fait étrangers à la phrase. Nous avons eu entendu un élève lire imperturbablement *mouchoir* pour *mouton*. Lire lentement, c'est peut-être le meilleur moyen d'apprendre à lire. On trouve, à ce sujet, dans un article publié il y a quelques années par M. Paroz, dans son journal l'*Educateur*, le fait suivant : « J'avais dans mon école, nous dit un jour une institu- » trice, deux écolières qui ne pouvaient pas apprendre à lire couramment. » Enfin, hier, j'ai découvert le moyen de les faire lire convenablement. » — Eh! dites vite quel secret vous avez découvert! — Le secret est » bien simple : il consiste à faire lire lentement. Au premier abord cette » communication nous a paru assez insignifiante, mais nous y avons » réfléchi, nous avons fait des essais et nous avons trouvé que le remède » était digne d'attention. » Nous sommes aussi complètement de cet avis. En lisant lentement, l'enfant s'habitue à bien prononcer; on peut le reprendre plus facilement et avec plus de succès; enfin, il apprend aussi à réfléchir à ce qu'il lit, et c'est là un pas vers la lecture intelligente. Il est des gens qui croient qu'il faut lire vite afin de lire beaucoup, et partant, d'acquérir une plus grande somme de connaissances. Tel n'était pas l'avis de Cicéron : « Je crains, disait-il, l'homme qui n'a lu qu'un livre. »

Dans un prochain article, nous nous occuperons de la lecture intelligente et de la lecture expressive.

A. Biolley.

CHRONIQUE SCOLAIRE.

Argovie. — La caisse de retraite des instituteurs, fondée en 1824, comptait en 1865, 550 membres, possédant 593 actions et ayant payé 7,116 par annuité de 12 francs.

Soleure. — Le 19 juillet dernier, les instituteurs du cercle de Kriegstetten se sont réunis devant la cure de ce village pour faire leurs adieux et offrir leurs remerciements à M. le curé et inspecteur d'écoles, Cartier, élu chanoine et prévôt en expectative de Schönenwerth. Là un instituteur prononça un discours où il fit ressortir les services rendus par M. Cartier à l'éducation populaire pendant les 25 ans de son ministère à Kriegstetten : « Nous perdons, dit-il, un » homme excellent, un ami, un conseiller, un père. Pendant toute la durée de » son ministère, il a toujours été fidèle au principe : *la culture du peuple est* » *son émancipation.* » Et cette œuvre de la culture, il voulait l'accomplir par les efforts réunis de l'église, de la famille et de l'Etat. Pas de dédain orgueilleux chez cet homme de bien et si l'on agissait partout selon ses principes, il serait beaucoup moins question de l'émancipation de l'école. L'école était-elle attaquée, il ne craignait pas de la défendre. S'agissait-il d'obtenir quelque amélioration, quelque avantage pour l'instituteur, le noble curé intervenait en sa faveur. Comme inspecteur, il savait ce qu'on peut raisonnablement exiger d'un instituteur et d'une école. Ses visites à l'école étaient des moments de bonheur pour tous. Grâce à sa culture littéraire, à son expérience de l'enseignement et à son amour pour l'école, il a exercé une féconde et salutaire influence sur la Société des instituteurs. Leur bibliothèque le compte comme un de ses bienfaiteurs. Lui, le premier, il a osé dire et écrire : *Mille francs c'est le minimum du traitement d'un instituteur suisse.*

Grisons. — Il y a dans ce canton un certain nombre de communes (vingt-cinq, je crois) où l'instituteur reçoit un traitement inférieur au traitement légal de 10 francs par semaine. Le Conseil d'Education en a de nouveau soumis la liste au Petit Conseil, comme constituant une violation d'un décret du Grand Conseil de 1863. *(Schweizerische Lehrer-Zeitung.)*

Lucerne. — M. Hildebrand, ancien instituteur principal à l'école normale, a reçu une ovation sur le Gütsch. 60 de ses anciens élèves étaient réunis pour fêter le digne maître sous lequel ils ont étudié il y a 30 ou 40 ans.

Saint-Gall. — Ce canton a 31 écoles réales, fréquentées par 820 garçons et 322 filles. Les examens ont été trouvés très satisfaisants. La somme totale des fonds d'école est de 1,117,868 francs.

POÉSIE.

I.

Mon Dieu, qu'ils sont gentils alors qu'ils sont enfants
Et qu'ils n'ont pas franchi le sentier des douze ans !
Ils sont si doux, si frais, si joyeux et si roses,
Et leurs petits yeux bleux regardent toutes choses ;
Ils frappent des deux mains, quand sur les pots de fleurs,
Voltige un papillon aux brillantes couleurs.

Ils sont contents de rien, et puis comme à l'église
Ils implorent les saints vêtus de pierre grise!
Mais si Noël approche, alors c'est en ce temps
Qu'ils savent à Jésus offrir des cœurs fervents;
Lorsqu'on les voit prier au milieu de nos fanges
On dirait que du Ciel sont descendus des anges :
Leur front sans tache est calme, et leurs cheveux bouclés
Retombent sur leurs cous en flots entre-mêlés;
Ainsi qu'en un miroir, dans leur jeune figure,
Leur âme se reflète et radieuse et pure.

II.

Lorsque vous remplissez mon jardin de clameurs
Et que vous en chassez tous les oiseaux chanteurs,
O chers petits barbares,
Je redresse le front, et je sens que mon cœur
Frappe dans ma poitrine avec plus de rigueur
Au bruit de vos fanfares.
Par ma fenêtre ouverte, ah! c'est qu'alors un vol
De souvenirs dorés comme un conte espagnol
Pénètre en ma chambrette
Et s'abat sur ma table, et gazouille et sourit,
Et chante du passé le beau rêve qui fuit
De son aile discrète.
A ce concert charmant de souvenirs joyeux,
Des rayons de gaîté s'allument dans mes yeux;
Parmi vous, têtes blondes,
Je crois me voir encor et jouant et criant,
Secouant du voisin l'arbre au fruit rougissant
En tournant dans vos rondes.
Quand vous apparaissez, déchirant son linceul,
Lazare ressuscite; et Job, souffrant et seul,
Rit à vos babillages.
Vous faites refleurir le vieux tronc desséché,
Vous peuplez le vieux pin par la foudre écorché
De voix et de feuillages.
Vous êtes le printemps, le jour et le soleil,
Le zéphir, la rosée et le rayon vermeil
Dont les baisers de flammes
Se posent sur la plante et l'arbre des vergers,
Car Dieu se sert de vous comme de messagers
Pour consoler les âmes!

V. Tissot.

M. Xr D. à B. (Saxe). Merci pour votre envoi.

Le Rédacteur en chef, Alex. Daguet.

CH. MARCHAND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.